

Henri Jeunot



Les aventures  
extraordinaires

de Furette  
et Noisette



Conte





*Les aventures extraordinaires  
de Furette et Noisette*





Henri Jeunot

Les Aventures extraordinaires  
de Furette et Noisette

Conte



Éditions EDILIVRE APARIS  
75008 Paris – 2009

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tel : 01 44 90 91 10 – Fax : 01 53 04 90 76 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-2232-3

Dépôt légal : Novembre 2009

© Edilivre Éditions APARIS, 2009



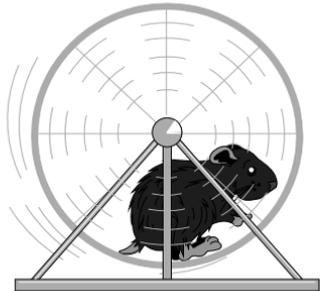


# 1

Comme Lise et Claire avaient été très sages cette semaine-là, Maman leur avait apporté, pour les récompenser, deux petites souris dans une jolie cage blanche.

Celle de Claire s'appelait Noisette parce que les chatoulements fauves de son pelage rappelaient tout à fait ceux des noisettes sauvages lorsqu'elles sont bien mûres, à la fin de l'automne.

Noisette affichait un tempérament timide, voire timoré : elle sortait très rarement de la petite niche qui se trouvait au fond de la cage ; craignant toujours d'être vue, elle aimait s'y cacher pour se soustraire aux regards ; elle n'en sortait que très furtivement pour manger à la hâte quelques grains et boire un peu d'eau ; puis elle rentrait aussi vite dans sa maisonnette.



L'autre, celle de Lise, était bien différente.

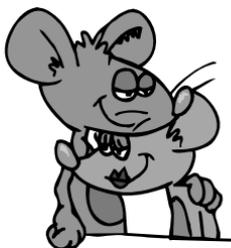
D'abord, elle était toute blanche, du bout de ses petites pattes à l'extrémité de sa longue queue.

Lise l'avait appelée Furette parce que, à l'inverse de sa compagne Noisette, elle n'arrêtait jamais d'aller et venir, de fureter sans cesse autour de la cage, et même de grimper aux barreaux et de passer son museau dans les interstices, comme si elle cherchait une improbable issue.

Furette n'avait peur de rien et se moquait bien de tous ceux qui pouvaient l'observer : elle continuait son manège comme si de rien n'était et comme si personne ne la voyait.

Elle disait souvent à Noisette :

« Mais sors donc un peu ! Cela te ferait du bien de voir autre chose que les murs gris de ta niche. »



Noisette répondait toujours :

« Je voudrais bien, mais je n'ose pas. Je n'y peux rien, je suis comme cela. »

Et elle se terrait aussitôt dans sa cachette.

Elles ne manquaient de rien : Lise et Claire veillaient avec beaucoup de soin à ce que les petites mangeoires et le minuscule abreuvoir soient sans cesse garnis de bon grain et d'eau ; elles nettoyaient fréquemment la cage si bien que Noisette et Furette s'y trouvaient toujours au propre.

Les deux fillettes venaient souvent les voir et leur parlaient ; il arrivait même qu'elles les caressent en glissant un doigt à travers les barreaux.

Mais les deux captives, et surtout Furette, bien que sensibles à ces témoignages d'affection, n'en aspiraient pas moins, chacune à sa manière, à

retrouver leur liberté perdue et ne rêvaient que de s'enfuir vers un autre monde où les souris font ce qu'elles veulent dans un univers sans barreaux.

Ainsi, quand Noisette voyait Furette aller et venir, grimper sans cesse jusqu'en haut de la cage, mesurer les intervalles en passant son museau à travers les barreaux, puis s'arrêter soudain pour réfléchir de longs moments, elle n'imaginait pas encore dans quelles aventures extraordinaires sa compagne, presque sa sœur, allait l'entraîner. Mais, comme Noisette était d'une nature plus que craintive, il valait mieux qu'elle ignorât les tempêtes redoutables dans lesquelles l'imagination débordante de Furette allait bientôt les plonger toutes les deux.





## 2



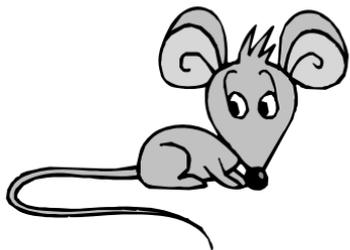
Une fois déjà, Furette avait trouvé par hasard une faiblesse dans les barreaux et avait réussi à sortir de la cage. Mais, comme la chambre était fermée, elle avait dû se contenter de se cacher sous un divan où Lise et Claire n'avaient pas tardé à la retrouver. Le résultat de cette escapade fut que les deux fillettes, rendues méfiantes par cette mésaventure, avaient contrôlé la cage de haut en bas, avaient raffermi tous les barreaux et renforcé tous les éléments, en particulier la fermeture de la porte, dont la défaillance aurait pu favoriser une nouvelle évacion.



C'est ainsi que Furette et Noisette se trouvaient désormais bien désesparées dans leur espoir d'entrouvrir un jour la porte de leur prison. Mais Furette, toujours active et

entreprenante, ne désespérait pas tout à fait et tentait de mettre à profit les erreurs de sa dernière tentative pour mettre au point un nouveau projet qui aurait toutes les chances de réussir.

La nuit, pendant que Noisette dormait, ainsi que Lise et Claire, Furette réfléchissait. Elle sortait doucement de la niche pour explorer discrètement, à l'insu de toutes et de tous, dans le détail, tous les coins et recoins de la cage ; elle était persuadée qu'elle trouverait, à un moment ou à un autre, un petit défaut dans le système de fermeture de la porte ou dans la parfaite solidité des barreaux qui permettrait de trouver l'ouverture vers la liberté. Ou encore, pensait-elle, peut-être pourrait-on faire en sorte que Lise ou Claire commettent une petite erreur au moment où elles ouvriraient la cage et hop !...



Et, un beau matin, elle réveilla discrètement Noisette et lui chuchota doucement dans l'oreille : « Noisette ! J'ai trouvé un moyen infallible ! Nous allons nous sauver toutes les deux ! »

Surprise dans son sommeil, Noisette s'ébroua et se réveilla lentement ; elle ne savait pas si elle rêvait encore ou si c'était bien Furette qui l'inquiétait, une fois de plus, avec de nouvelles idées farfelues d'évasion. Mais oui, c'était encore elle.

– « Mais enfin, Furette, tu es complètement folle ; tu vois bien que ce n'est pas possible ; nous allons nous faire surprendre et, cette fois, on nous enfermera encore plus qu'avant et nous n'y gagnerons que des ennuis !

– Noisette, écoute moi seulement un instant ; c'est sûr, ça doit marcher : écoute au moins mon plan et tu décideras ensuite... »

Noisette se résigna à écouter Furette : celle-ci décrivit avec précision chacune des phases de l'opération et ne négligea aucun détail du projet. Noisette fut obligée de reconnaître que rien n'avait été laissé au hasard. Cependant, toujours craintive, elle hésitait encore.



Alors Furette, plus déterminée que jamais, lui dit très calmement :

– « Ecoute, Noisette, je t'aime beaucoup et je ne veux pas te contraindre à faire ce que tu ne veux pas faire ; alors voilà ce que j'ai décidé. De toute manière, je mettrai mon plan à exécution dès demain matin : ou tu viens avec moi, et nous nous sauvons toutes les deux, ou bien tu as peur et tu restes là, toute seule. Moi, je pars. Alors que fais-tu ? »

Elle parlait ainsi mais, au fond d'elle-même, elle savait bien qu'elle souffrirait beaucoup s'il advenait qu'un jour elle dût se séparer de sa compagne : sans doute, Noisette était-elle peureuse et peu entreprenante, mais elle était douce et affectueuse et elle était toujours là, dans les moments difficiles, pour dire un mot gentil à Furette et tenter de la réconforter. Sans elle, la vie serait triste, pensait Furette.

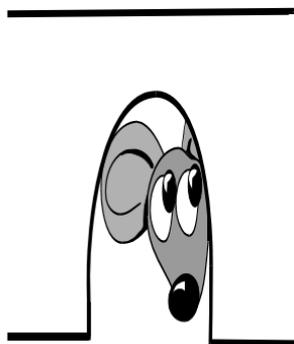
Cependant, Noisette, impressionnée par cette fermeté et cet esprit de décision, redoutant par-dessus tout de demeurer seule dans cette cage, finit par se

rendre aux arguments de Furette et par céder :  
« Furette, j'ai une peur abominable mais, pour rien au monde, je ne voudrais me retrouver seule ici, sans toi. Alors je viens avec toi.

– Bravo, Noisette, j'étais sûre que tu te déciderais quand même ; c'est bien. Alors, c'est dit : ce sera demain matin. D'ici là, restons calmes et ne faisons surtout rien qui pourrait éveiller les soupçons. »



Et, toute émue, elle posa un gros baiser sur le museau rose de Noisette dont le petit cœur commençait à battre très fort dans l'attente de cet événement extraordinaire. C'était la tourmente dans la tête de Noisette : cette Furette, elle l'aimait par-dessus tout et elle n'aurait pas su se passer d'elle, mais dans quelles aventures allait-elle encore l'entraîner !?...



### 3

Furette ne dormit guère cette nuit-là : elle réexaminait sans cesse le déroulement de l'évasion tel qu'elle l'avait imaginé, dans tous les détails, si minimes fussent-ils ; elle voulait absolument s'assurer que rien d'imprévu ne pourrait contrarier la réussite d'une opération aussi délicate. Vraiment, tout lui paraissait au point : l'heure était bien choisie, la mystification était telle qu'elle tromperait tout le monde, les délais seraient suffisants pour parvenir au terme heureux de cette folle équipée. Satisfaite en tous points de ce dernier examen, elle réussit enfin à dormir quelques heures avant l'apparition du jour.

Dès que les premières lueurs de l'aube apparurent, elle réveilla sa compagne et lui dit en veillant bien à ne faire aucun bruit :



– « Ma chère Noisette, le grand jour est arrivé. Il faut commencer à nous préparer : nous allons tout d'abord bien manger et boire suffisamment parce que la journée risque

d'être longue avant de trouver quelque subsistance. Allez, mange. »

En même temps, elle poussait vers elle quelques graines.

Noisette, sentant approcher le moment où les choses deviendraient vraiment sérieuses, ne put réprimer un long frisson de peur et se mit à trembler de toutes ses petites pattes.

– Furette, crois-tu vraiment que tout ceci est bien raisonnable ? Si l'on réfléchit bien, nous ne sommes pas si mal ici : Lise et Claire sont gentilles avec nous, elles nous donnent tout ce dont nous avons besoin et elles nous montrent même de l'affection par leurs caresses. Pourquoi prendre de tels risques pour courir un monde que nous ne connaissons même pas ?

Furette n'en croyait pas ses oreilles ; ses petits yeux noirs brillaient de colère et sa longue queue frétillait furieusement, projetant des graines dans toute la cage, signe évident d'une grande irritation.

– Noisette, hier, tu m'as donné ta parole, et maintenant tu recules. Sais-tu que, si tu persistes dans cette attitude tout à fait inattendue, tu vas faire échouer complètement notre entreprise ? Noisette, je t'en supplie, reprends-toi et prépare-toi. Tu n'as pas à discuter : tu dois tenir ta parole. Apprête-toi : l'heure est venue maintenant ; j'entends Lise et Claire qui se lèvent. Allez, dépêche-toi. »

La pauvre Noisette, bien que terrifiée, n'osa pas répondre et se résolut à faire ce qui avait été prévu. Elle se coucha sur le dos,



pattes en l'air, et s'efforça de rester immobile mais, malgré tous ses efforts, elle était agitée toute entière de tremblements convulsifs.

Beaucoup plus calme, Furette s'était également étendue sur le dos et restait parfaitement immobile, les yeux fermés, la queue toute droite : on aurait vraiment cru qu'elle était morte, ou près de l'être.



Elle souffla à Noisette, à titre d'encouragement : « Bravo, Noisette, c'est très bien. Tu trembles tout à fait comme si tu avais beaucoup de fièvre : elles n'y verront que du feu. Continue ainsi. Courage ! Nous approchons du but. Tout à l'heure nous serons libres. »

Noisette, malgré sa peur, ne put s'empêcher d'éprouver quelque fierté sous le compliment de sa compagne, ainsi qu'une admiration sans bornes pour le courage et le sang-froid extraordinaires de Furette.

Mais elle jugea opportun, compte tenu des circonstances, de ne pas s'attarder davantage sur ces considérations et reprit son rôle de grande malade du mieux qu'elle put.



## 4

Comme chaque matin, Lise, qui se levait toujours la première, ouvrit sans bruit la porte de la chambre et s'approcha à pas feutrés de la cage pour voir ce que faisaient Noisette et Furette, leur dire un petit bonjour et s'assurer qu'elles ne manquaient de rien.

Dès qu'elle les vit, elle n'en crut pas ses yeux ! Ce n'était pas possible : elle devait dormir encore et faire un affreux cauchemar ; elle se secoua vivement, se frotta énergiquement les paupières mais quoi qu'elle fît, le même spectacle horrible s'offrait à son regard. Furette devait être déjà morte ! et Noisette, qui bougeait encore faiblement, ne valait guère mieux.

– Claire ! Claire ! hurla-t-elle.



Viens vite, un grand malheur est arrivé !

Claire accourut aussitôt et, s'étant approchée de la cage et ayant mesuré la gravité de l'événement, éclata en sanglots.

– Lise ! Que faut-il faire ?

Mais Lise s'était déjà reprise et réfléchissait à ce qu'il était utile de faire en pareille circonstance.

– Claire ! Arrête de pleurer. Cela ne sert à rien. Voyons plutôt ce qu'il faut faire.

Tout d'abord nous allons les sortir de la cage et les poser doucement sur un mouchoir pour qu'elles n'aient pas froid. Puis j'irai téléphoner au vétérinaire pendant que tu iras réveiller Maman. Allez ! Ne perdons pas de temps.

Lise ouvrit la cage, prit Furette dans sa main et la posa par terre sur son mouchoir étendu.

– Je crois qu'elle vit encore, s'écria-t-elle. Je sens son cœur qui bat.

De son côté, Claire saisit délicatement Noisette qui tremblait toujours comme une feuille et la posa près de Furette après l'avoir embrassée entre deux sanglots.

– Allez, Claire, va vite chercher Maman pendant que je vais téléphoner.

Lise et Claire partirent donc, l'une vers la chambre de Maman, l'autre vers le téléphone.



Noisette ne put s'empêcher d'ouvrir un œil pour s'assurer que tout ceci n'était pas un rêve. Elle constata que Furette ne s'était pas trompée : elles se trouvaient seules toutes les deux, libres, hors de la cage dont la porte était encore entrebâillée. De même, la porte de la chambre était restée ouverte après le passage de Lise et de Claire. Le champ était libre : il convenait cette fois de ne plus perdre une seconde.

Tout se déroulait comme Furette l'avait prévu. Malgré la peur panique qui la tenaillait encore,



Noisette ressentit à nouveau un sentiment de grande admiration pour la sagacité exceptionnelle et la perspicacité rare de son amie Furette. Elle en avait les larmes aux yeux tant son émotion était grande, et elle décida que, en dépit des craintes qui continuaient à lui serrer la gorge, elle ne pouvait pas faire défaut à une compagne d'une si grande qualité et elle se promit de la suivre jusqu'au bout, quoi qu'il arrive.

Furette avait également ouvert les yeux et regardait tout autour d'elle pour s'assurer tout à fait des dernières données de la situation.

D'un coup elle se mit debout et dit doucement à Noisette :

– C'est bon, cette fois, il ne faut plus traîner. Allez, on y va. Noisette, vite, vite, cours.

Elles eurent tôt fait, en rasant les murs, de passer la porte de la chambre, de traverser le petit couloir et de se glisser sous la grande porte d'entrée.

Elles dévalèrent en trombe les marches d'escalier des trois étages, passèrent très vite devant la porte de Tigre, le chat de Klaus, qui n'était pas encore réveillé.

Puis elles se cachèrent derrière une poussette qui se trouvait dans le hall d'entrée et attendirent, le cœur battant. Le plus difficile était fait, mais sait-on jamais ce qui peut arriver ? Si jamais Tigre sortait plus tôt que



d'habitude, il aurait tôt fait de les débusquer ; et si quelqu'un venait pour prendre la poussette, il les découvrirait, et alors ? que se passerait-il ?...

Mais elles entendirent bientôt une voiture qui s'arrêtait dehors ; Furette leva légèrement la tête et, à travers les grandes vitres du hall, jeta un œil discret sur l'extérieur : un homme descendit de la voiture et se dirigea vers la porte de l'immeuble ; il portait une grosse sacoche en cuir noir.

Furette se rapprocha de Noisette et lui glissa dans l'oreille :

– Noisette, fais bien attention ; c'est sûrement le vétérinaire. Il va venir ici et ouvrir la porte d'entrée. Dès qu'elle sera ouverte, on se précipite et on sort. Sois prête !



La porte s'ouvrit en effet et l'homme entra ; elles se ruèrent vers l'ouverture et réussirent à passer au dernier moment : la porte se refermait déjà derrière elles.

Alors Furette se serra contre Noisette et lui dit avec un tremblement d'émotion dans la voix :



– Noisette, nous avons réussi et nous sommes libres, toutes les deux, ensemble. Nous ne nous quitterons plus jamais.

Que je suis heureuse ! Viens que je t'embrasse !

## 5

Furette comprit vite que, là où elles étaient, en pleine rue, à cet instant matinal de la journée où les gens sortaient pour aller au travail, ce n'était guère le moment de s'attarder trop longtemps en effusions et en embrassades. Elles ne devaient pas rester là exposées à tous les regards et à tous les dangers.

D'ailleurs, Lise et Claire, et leur Maman, avaient sûrement déjà repris leurs esprits et devaient sans doute réfléchir, elles aussi, aux moyens à mettre en œuvre pour retrouver les deux fugitives.

De plus, elle se sentait un peu responsable de la sécurité de Noisette puisque c'était elle qui l'avait



entraînée, en la bousculant même un peu, dans la situation où elle se trouvait maintenant. Pour rien au monde, elle n'aurait supporté qu'il arrivât quoi que ce fût à sa compagne qui l'avait suivie par pure affection dans cette folle équipée.

« Noisette, c'est dangereux de rester là, il y a trop de passage ; nous risquons d'être rapidement remarquées et poursuivies.

« Nous allons choisir un moment où il n'y aura pas de voiture et nous traverserons la route ; de l'autre côté, il y a des petites maisons et des jardins. Nous y serons moins en danger, du moins dans l'immédiat.

« Ensuite, nous aviserons. »

Noisette ne répondit pas ; toujours tremblante, elle se contenta de se serrer contre Furette et d'attendre en silence.

Là-bas, le feu rouge s'était allumé et Furette observa immédiatement que les voitures s'étaient arrêtées à ce signal.

« Allez, viens, et surtout ne traîne pas »



Elles furent bientôt sur l'autre trottoir ; elles se glissèrent dans un petit jardinet et se cachèrent sous un rosier. Là, elles étaient à l'abri des regards et pouvaient réfléchir tranquillement à la suite à donner à leurs pérégrinations.

De cet endroit, elles pouvaient apercevoir, là-bas, dans la brume matinale, l'immeuble de Lise et Claire : elles les virent même, en compagnie de leur Maman, simplement vêtues de leurs robes de chambre, qui avaient une conversation animée avec la Maman de Klaus, ce petit garçon qui était le compagnon d'école de Lise et de Claire et le maître de Tigre, le chat du quartier, terreur de toutes les

souris, et même des rats, disait-on. Elles parlaient sûrement de la disparition des deux fugitives et étudiaient les meilleurs moyens de les retrouver.

Soudain, Noisette poussa un cri :

« Furette ! Là-bas, Tigre ! Nous sommes perdues ! »

Elle tendait une patte vers le gros arbre qui faisait le coin, dans la cour de l'immeuble. Et Furette vit en effet, à sa grande stupeur, Tigre, qui allait et venait, flairant le sol là où elles étaient passées quelques minutes auparavant, levait la tête de temps à autre pour humer l'air et le vent venant de la rue, puis reprenait sa recherche, se dirigeant peu à peu dans leur direction.



« Heureusement que tu l'as vu, dit Furette dans un souffle. Il n'y a pas de temps à perdre parce que, au train où va ce forcené, il aura tôt fait de retrouver notre trace et sera là dans cinq minutes. Mais c'est plus qu'il n'en faut pour nous sauver. Nous allons passer sous les rosiers : personne ne nous verra, et nous irons là-bas vers cette grande maison où l'on voit beaucoup d'enfants. Il sera certainement facile de trouver là un premier refuge.

« Allons-y, et surtout ne tardons pas parce que ce furieux se rapproche plus vite que je n'aurais cru. »

Elles se coulèrent le long du muret du jardinet, sous les rosiers et les framboisiers.

Furette marchait devant, attentive et décidée, ouvrant la voie, d'un pas vif. Noisette, plus anxieuse